

Déambulation en territoire désorientant

Martine Freedman

À travers l'écran de la bulle
Les images et les sons rebondissent
Seule la pluie m'inonde de sa réalité

Un séjour au Japon il y a près de 20 ans a marqué un tournant dans ma façon d'appréhender les voyages. Avant de m'y rendre, j'avais déjà parcouru les routes de plusieurs pays à bicyclette, à pied ou au moyen de transports en commun locaux variés. Les rencontres et les surprises bonnes ou moins bonnes avaient ponctué les chemins. Par endroits, j'avais l'impression d'être chez moi, même dans des ailleurs éloignés, par d'autres un peu moins. Dès la sortie de l'aéroport de Narita, je me suis sentie entièrement détachée de mon environnement et incapable de saisir l'espace de ce périple. Sans prévenir, la confrontation à l'impuissance d'appartenir au monde qui m'entourait me lançait un nouveau défi.

La relecture du journal de bord que j'avais tenu lors de ce voyage m'a permis de revisiter les sensations et de constater l'évolution de mon rapport à l'extériorité. La transcription des longs passages qui décrivent cette expérience produirait une lecture indigeste et synthétiser l'information en de faux extraits de journal aboutirait à un entre-deux artificiel. Afin de concentrer le regard vers l'essentiel et pour signifier explicitement qu'il s'agit d'une réécriture, il m'a paru

judicieux d'utiliser un type de texte différent, tel que le poème. Chaque poème annonce le thème développé dans les lignes qui le suivent.

Mon œil trompé par sa mémoire
Transforme
Un crustacé gluant en lamelles de chou rouge

Sur une route, des panneaux affichaient de grands bouquets de fleurs, mais je n'ai trouvé que des ouvriers qui réparaient l'asphalte et une série de virages très serrés. J'étais interpellée par une inadéquation entre les signifiants et les signifiés d'un même signe. Puisque je me percevais comme analphabète des sons et des gestes et que ce sentiment d'étrangeté extrême ne m'avait jamais touchée ailleurs, je me demandais si j'allais être capable d'habiter l'espace de ce voyage. Pourrais-je m'approprier ce territoire? Si oui, comment?

J'ai commencé par sortir mes outils de géographe. Raffestin a insisté sur la nécessité des médiateurs dans la construction de son territoire. Selon ses écrits, ils sont principalement constitués des technologies, du capital financier, des lois et des codes. Dans le cadre de ce voyage, les codes, dont celui de la langue et les fonctions de certains aménagements urbains, m'échappaient. À ce propos, Voyer relève que l'indéchiffrabilité des inscriptions en katakanas ou kanji accentue l'illisibilité du monde exploré. J'ai donc pensé que l'apprentissage de quelques mots nouveaux chaque matin et le fait d'adresser la parole aux personnes que je croisais serait la clef pour m'ancrer dans le monde qui m'entourait. Mais je ne recevais que des regards fermés et des mouvements de la main qui me faisaient signe de déguerpir. L'incapacité d'entrer en relation avec l'autre se faisait toujours sentir. La lecture de mon journal révèle que non seulement mes cinq sens étaient déroutés, mais aussi tout mon système de compréhension.

À force de persévérance, une articulation commençait à se percevoir dans le chaos auditif. Peu à peu, je pouvais me diriger vers la gare, le camping, l'épicerie ou l'auberge de jeunesse en suivant les indications des panneaux et même monter dans le bon wagon du shinkansen en lisant les idéogrammes qui défilaient rapidement. Chaque signe discerné devenait une prise à laquelle s'accrocher.

Ces victoires s'avèrent néanmoins insuffisantes. Plusieurs fois par jour, mon inaptitude à la compréhension de ce qui m'entourait resurgissait. Si la barrière invisible qui me séparait de mon environnement commençait à se

fissurer, l'entièreté de mon être ne pouvait encore la traverser. Le paysage sonore comportait plus de trous que de pleins. Il restait énigmatique.

Cheminement contemplatif renversé
 Par la masse pressée qui l'absorbe
 Me forçant à dévier le chemin de la lenteur

S'enrichir d'un autre outil s'avérait nécessaire. Plusieurs grands voyageurs font l'éloge de la lenteur comme un moyen pour habiter le territoire de l'étrangeté. Parallèlement à l'apprentissage de phrases et d'idéogrammes, j'entrepris de marcher, de regarder, d'écouter et d'explorer. Toutefois, cette façon de se déplacer est incongrue à Tokyo. La rapidité de la foule en mouvement emportait chaque individu. Pas le temps de réfléchir à la direction que j'aurais voulu prendre et encore moins de flâner. À cela s'ajoutaient les marques dessinées sur le sol qu'il s'agissait de suivre sans dévier.

Il n'y avait aucune place à la déambulation dans les gares et les couloirs du métro. Il fallait chercher la lenteur ailleurs. Mon journal indique que j'ai quitté la ville le troisième jour du voyage. L'exploration ralentie, voire immobile, a alors débuté dans la région de Kesenuma, sur la côte est de Honshu.

J'alourdis mon bagage d'idées préconçues
 Contenant des anamorphoses du pays
 Ne menant qu'à des adresses fantômes

Prendre le temps de découvrir quelques fragments du Japon a pris, entre autres, la forme d'attentes de train et d'autobus ou de mon tour pour accéder aux services des hébergements. En l'absence d'une possibilité de communication avec les autres voyageurs, je consultais mes notes de préparation ou mon guide touristique. Avant mon départ, comme pour les périple précédents, plusieurs lectures de récits — dont les *Chroniques japonaises* de Nicolas Bouvier — de contes, de romans et le visionnement de films — tel que *La ballade de Narayama* — m'avaient paru utiles. Pour que le voyage conserve sa raison d'être, il convient de doser avec maîtrise l'art délicat de l'équilibre entre la recherche d'informations indispensables et les vides laissés pour la découverte et l'improvisation. Dans cette perspective, l'itinéraire était vaguement établi. Je pensais me renseigner sur place sur les moyens de transport et leurs horaires, l'emplacement des épiceries et les réservations d'auberges de jeunesse. C'était sans compter que cette manière de visiter le Japon ne semblait pas faire partie

de la formation des préposés des bureaux d'information touristique. Sans se départir de leur sourire ni de leur stoïcisme, ils éludaient mes questions et me donnaient parfois des dépliants sur les villes renommées et leurs attractions. J'avais tout de même reçu une liste des terrains de camping et des auberges de jeunesse. Néanmoins, elle s'avéra rapidement, malgré la date de mise à jour récente, obsolète et truffée d'erreurs.

Dès le moment où l'on décide d'une destination, on se met à imaginer le voyage que l'on y fera. Se crée ainsi un territoire imaginaire alimenté par les démarches de préparation. Une fois parvenu à destination, la confrontation au solide du réel produit un choc. Le décalage entre les conceptions préétablies et l'environnement concret, ainsi que la présence des dimensions qui ne figurent pas dans les documents consultés y contribuent. Afin d'éviter ce traumatisme, s'agirait-il de ne prendre aucun renseignement préalable sur une destination inconnue ?

Quand le regard s'est bloqué
Dans l'angle de ma maison
Tous les outils s'enrayent et dérapent

Les propos qui précèdent mettent en lumière l'insuffisance des outils habituels du voyage — apprentissage de rudiments linguistiques, marche et préparation — pour habiter certains territoires. De plus, l'expérience de ce voyage au Japon a révélé le double tranchant de la préparation. La représentation imaginaire du lieu avant le départ par le biais de mon système de références d'Occidentale a probablement joué un rôle d'interférence m'empêchant d'entrer dans le territoire éloigné. Au début du voyage, je continuais de lire cet environnement comme un guide de préparation, de le regarder comme la spectatrice d'un film ou d'une pièce de théâtre. Dans ce cas, l'outil a également joué le rôle de frein à la construction d'un nouveau territoire.

Il n'y avait pas d'ouverture possible pour qu'un autre sens puisse se forger. De même, l'apprentissage de rudiments linguistiques sans l'incorporation des codes du langage non verbal ne pouvait que mener à des malentendus, ce qui empêchait une interaction constructive avec les personnes rencontrées. Par exemple, je n'ai appris qu'au bout de plusieurs jours que ce que j'interprétais comme un geste pour me chasser signifiait, au contraire, qu'on m'incitait à approcher. Afin de pouvoir établir une relation avec des habitants d'Honshu ou d'Hokkaido, il me fallait pouvoir associer adéquatement signifiant et signifié. Notons que cette démarche se distinguait de celle de Roland Barthes décrite

dans *L'empire des signes*. Selon Van Reeth, Barthes ne cherchait pas forcément à comprendre le signifiant nippon, mais à élaborer un signifié qui lui convenait. Comme il a fait ses voyages au Japon à la suite d'une invitation de son ami Maurice Pinguet, alors directeur de l'Institut franco-japonais à Tokyo, on peut penser que ce dernier a pu jouer un rôle de passeur.

Les difficultés pour établir un lien avec les Japonais m'amenait à me réfugier régulièrement sur le lit d'une auberge de jeunesse ou dans ma tente, dans ces succédanés de chez soi implantés dans l'ailleurs. Mon sac de couchage, ma trousse de toilette et quelques objets familiers qui m'accompagnent de voyage en voyage représentent ces morceaux de refuge qui facilitent mes déplacements. Ils m'octroient un espace de repos pour le corps et pour l'esprit. En territoire connu, je ne suis pas en alerte, pas dans la crainte de me tromper, pas dans l'impossibilité de saisir l'inconnu. Voyer constate que le repli dans un espace connu, tel qu'une chambre d'hôtel, constitue la seule stratégie pour éviter la confrontation à l'absence de repérage. Cela revient à pratiquer l'art de la fuite des sensations inédites.

Le repos en repli dans une coquille proche du corps permet de puiser la force nécessaire à la nouvelle territorialisation. Néanmoins, l'écueil serait de ne pas oser en sortir. Dans ce cas, ne devient-on pas l'imposteur de son propre voyage? On fait comme si on était allé ailleurs, mais on reste en territoire connu, comme si on n'avait pas quitté sa maison. Transporter un morceau de chez soi participerait aussi à la juxtaposition de spatialités éloignées, ce qui accentue la confusion. On ne sait plus si on est parti ou resté dans son pays. Le largage des amarres nécessaire au voyage est entravé. Chaque étape du périple exige de lâcher l'ancien territoire pour se diriger vers le nouveau. C'est, comme l'indique Raffestin, territorialiser, déterritorialiser, reterritorialiser. Il fallait lâcher ce que j'avais apporté de rassurant et ce que je croyais savoir, c'est-à-dire effectuer une déterritorialisation de mes connaissances, pour laisser la place à la reterritorialisation.

Traducteurs des habitudes banales
Qui construisent avec moi
Ce territoire décentré toujours inachevé

La tente et la chambre de l'auberge de jeunesse ne servent pas seulement à renforcer l'attachement au territoire du chez-soi. Ce type d'hébergement touristique se caractérise notamment par des espaces communs dévolus aux activités quotidiennes, telles que la préparation des repas, le lavage de la

vaisselle ou le brossage des dents. On y vit donc une superposition de l'espace public et de l'espace privé. Les gestes usuellement réservés à l'intérieur de l'habitation sont ici offerts au regard de l'étranger. Cette proximité implique un partage d'un espace restreint et de l'expérience entre le soi et l'autre.

On peut relever que tous les campings fréquentés durant le périple impliquaient une proximité des tentes les unes par rapport aux autres. Il n'y avait aucun espace désigné, ni de limites marquées entre les campeurs, ni d'unité spécifique pour chaque personne, ni de table individuelle ou d'autres murs. Ceci favorisait par exemple l'examen entre les façons différentes de cuisiner. Nous nous interrogeons du regard, nous essayions les outils et les techniques de l'autre, ce qui produisait le plus souvent des éclats de rire à cause de nos maladresses. La curiosité réciproque entre la touriste occidentale et les personnes locales offrait l'occasion d'un dialogue. Le lien avec l'autre commençait à se construire.

À ces conversations muettes se sont ajoutés des échanges verbaux. Le premier s'est produit au camping d'Osaki. Un Japonais qui avait vécu six mois aux États-Unis et qui parlait un peu anglais a joué le rôle de traducteur des gestes, des objets et des pratiques. Il inversait les perplexités qu'il avait rencontrées lors de son séjour en Occident. Ce médiateur permettait de sortir de l'état de détachement à l'environnement pour passer à celui d'incorporation. D'autres rencontres du même type vinrent compléter les connaissances indispensables à cette territorialisation. On peut ainsi constater la nécessité d'une altérité possédant les clefs pour établir un pont entre le Je et l'Autre, entre la touriste occidentale et l'espace inconnu pour qu'il puisse être territorialisé.

Pour la voyageuse hors d'un groupe organisé, le camping constitue donc un lieu clef pour la construction du territoire dans un espace de l'étrangeté. La rencontre avec les traducteurs a entraîné un basculement vers les processus de déterritorialisation et de reterritorialisation. L'espace du camping est très rapidement devenu un territoire habitable, contrairement à celui de la ville au début du périple.

L'épaisseur du journal
Me révèle
La densité du territoire habité

Afin de clarifier ce qui m'arrivait, je l'écrivais dans mon journal de bord pour compléter les éléments de découverte. Cette habitude qui semble banale en

voyage n'est pas anodine dans la relation entre le voyageur et l'extériorité. Collot observe une influence réciproque entre les lieux et l'écriture. La tenue d'un journal de voyage a probablement changé le regard porté sur les lieux.

La rédaction et la relecture régulière du journal permettent aussi une prise de distance avec la situation vécue. L'inscription sur du papier des lieux traversés consiste en outre à se les approprier. Cette pratique permet de passer du statut de spectateur à celui d'acteur. On constate l'interinfluence entre l'écriture et la relation aux lieux. La profusion de détails de ce qui est vu et vécu, les réflexions sur la difficulté de retenir les sons et les odeurs participent elles aussi de l'évolution de la relation au territoire. En me questionnant sur la manière de rendre compte un réel que je ne comprenais pas, le journal révélait l'aspect éminemment langagier du territoire.

Le journal devient un témoin du voyage, qui permet de le prolonger, de le revivre, voire un outil pour une réécriture. Il participe du geste de la création littéraire par les balises qu'il produit, par la restitution de descriptions, d'événements, de sensations, d'émotions, de réflexions sur le vif et par les questions posées sur la manière d'écrire sur plusieurs dimensions du réel. La rédaction d'un journal ne se veut cependant pas œuvre littéraire. Aucun soin n'est accordé à la qualité de la langue ni à la formation des phrases.

Plutôt que des poèmes ou des extraits de journal, j'aurais pu intercaler des photos entre les parties de cet essai, mais celles qui figurent dans mon album n'illustrent pas la difficulté d'habiter un territoire. En revanche, parmi celles qui ont été développées, plusieurs étaient illisibles. Sur le moment, elles me semblaient inexploitablement et ratées, car il ne s'agissait pas d'effets artistiques ou poétiques. Le photographe qui a développé mes planches en couleurs m'a expliqué que les fréquents tremblements de terre, même imperceptibles, provoquent des photos floues surtout lorsqu'on se trouve en position instable au moment d'appuyer sur le déclencheur. Il aurait fallu que je prenne deux ou trois photos espacées de quelques secondes pour m'assurer que l'une d'entre elles soit réussie. Même si je l'avais su avant de partir, le volume des films argentiques que cela m'aurait contraint de transporter m'aurait empêchée d'appliquer cette méthode. Je regrette d'avoir jeté toutes ces photos et leurs négatifs.

La rédaction de cet essai a été constituée d'allers-retours entre les textes du journal, les tentatives poétiques et la réflexion. Par ce fait même, elle produit un voyage dans l'espace et dans le temps, une juxtaposition d'effets de mémoire et de théories offrant des regards extérieurs. Que ce soit les courts

passages poétiques, l'essai ou un futur récit de voyage, l'écriture a posteriori imprégnée des déformations de la mémoire, invente un nouveau voyage et construit un territoire imaginaire à habiter.

Bibliographie

- BARTHES, Roland. *L'empire des signes*, Genève, Skira, 2015 (1970), 150 p.
- BOUVIER, Nicolas. *Chroniques japonaises*, Paris, Payot, 1989 (1967), 291 p.
- COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014, 270 p.
- IMAMURA, Shōhei. *La ballade de Narayama*, film japonais, 1983.
- RAFFESTIN, Claude. *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980, 250 p.
- VAN REETH, Adèle. « Les chemins de la philosophie », *France Culture*, 23 octobre 2018, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/philosophies-du-japon-24-roland-barthes-lempire-des-signes>.
- VOYER, Marie-Hélène. *Terrains vagues. Poétique de l'espace incertain dans le roman français et québécois contemporain*, Montréal, Nota Bene, 2019, 436 p.

À ma très chère tente

Martine Freedman

Tout ce que j'ai prévu pour mon prochain voyage est étalé sur le sol du salon. Je te regarde et m'interroge. Viendras-tu m'accompagner encore cette année? Me permettras-tu d'accomplir ce rêve d'enfant et de me transformer quelques semaines, quelques mois en tortue avec ma maison sur le dos? Toi, tu ne pèses pas grand-chose, mais tu demandes l'ajout d'un matelas, d'un sac de couchage, d'un petit poêle et d'ustensiles de cuisine. Quand je t'installe, tu exiges la perfection de la tension de la toile et de l'alignement des piquets, de même qu'un sol suffisamment solide pour te supporter. Sinon, pas de répit pour la nuit, tu laisseras passer l'eau, le vent ou pire, tu t'écrouleras.

Tu sais empêcher la pluie de m'atteindre, même les averses torrentielles d'Islande, les crachins irlandais ou bretons, les tempêtes tropicales japonaises. Mais tu parais si fragile, juste un refuge illusoire. Tu vacilles au moindre courant d'air, faisant tomber ce qui est mal fixé, comme le cher Nestor-Toutou-Aux-Longues-Oreilles de mon enfance. Tu sembles me protéger, mais le peux-tu réellement contre les prédateurs? Ah, oui, c'est vrai, les moustiques de la Laponie finlandaise étaient incapables de te traverser pour me dévorer. Et te rappelles-tu quand je t'avais installée en bordure d'une grande route? Chaque fois qu'un camion vrombissait ou qu'une moto pétaradait, le sol vibrait si fort

que ma lampe de poche se balançait, entraînant les ombres et m'empêchant de lire mon roman.

Mais j'aime ta légèreté. Au lieu de la planification, laisser l'inspiration du moment établir où se fera l'étape. Chez-soi nomade. C'est décidé, tu m'as convaincue, tu m'accompagneras, encore une fois, et je deviendrai à nouveau tortue.

Comptines

Martine Freedman

10 moutons, 9 moineaux
Je sautille dans la ruelle
8 marmottes, 7 lapins
Je grimpe les marches
6 canards, 5 fourmis
J'ouvre la porte en coup de vent
4 chats et 3 poussins
« Où sont les chocolats ? »
2 belettes et une souris, une souris verte !
« Il n'y en a plus »
Amstramgram tout se fige
Pic et pic « C'est pas vrai ! »
Et colegram j'entends le gourmand
Bourre et bourre le papier crisse
Et ratatam dans l'autre pièce
Amstramgram la boîte est vide
Je sors en courant

En zig et en zag
Fâchée de la duperie
En zig zag zoug
Potfordum de potfordum !
« Que dis-tu ? » demande le voisin
Potfordum de potfordum !
Je le répète et le répète encore
Le sacre flamand de Papa
Potfordum de potfordum !
« C'est un drôle de mot » dit mon voisin
Et on chante en tournant
En se donnant la main
Toujours plus fort
Potfordum de potfordum !
Mon chat nous rejoint
Tricote entre nos jambes
Danse avec nous quelques couplets
Repart en courant
« Caline, Caline, Caline ! »
J'appelle mon chat
Cabrioles et fariboles
Cachette et pirouette
Rami et Monopoly
En goûtant le soleil d'un jeudi
Fraises qui coulent n'amassent pas mousse
Les tartes aux pommes forment la tendresse
Les desserts savourés ne sont pas de vilains défauts
On court à la pharmacie
Sans y trouver nos amis
On ne boit pas de Rivella
Car on n'est pas sportifs
Mais on fait « Pshitt ! » et « Ahhh ! »

En nous cachant avec nos cannettes
Une Coccinelle rouge passe
Suivie d'une Rabbit verte
Voitures des voyages longues distances
Serrés entre les bagages
Vers le Lac-Saint-Jean, Old Orchard ou l'Île-du-Prince-Édouard
« À quelle heure on arrive ? »
« Dans un p'tit quart d'heure »
Vers l'Angleterre, les Cévennes, l'Ardèche ou la Hollande
« À quelle heure on arrive ? »
« Dans un p'tit quart d'heure »
Les vitres laissent le soleil entrer
Let the sunshine, let the sunshine in
En gros plan sur l'écran
Un soldat entre dans l'avion
Vers une guerre qu'il ne voulait pas
On chante dans les larmes
Le film secoue mon adolescence
L'enfance laisse place à l'incertitude
Je pleure la naïveté oubliée
De la capucine qui n'a pas de pain chez nous
Des trois p'tits chats perdus sous le paillason
Dans sa course, le furet a croqué une souris verte

Le Ouellignetonia

Martine Freedman

Yvan a dit: « Demain à deux heures, on va jouer au Ouellignetonia. »

C'est quoi un Ouellignetonia ?

J'imagine un terrain de jeux extraordinaire. Des tuyaux multicolores pour se cacher. Des toboggans magiques. Des passages secrets.

C'est notre repaire, juste derrière l'école, me dit Fabienne.

On est floué par l'imprécision de sa réponse.

Ni ma sœur, ni mes voisins, ni moi ne parvenons à nous y rendre. La peur de ne pas nous retrouver conduit nos parents à nous interdire de rejoindre nos copains de classe.

C'est où le Ouellignetonia ? Demandent Diego et Maria aux passants furieux qui pensent que l'on se moque d'eux.

Pedro et Graziana essaient d'en savoir plus. Fabienne et Yvan se font un clin d'œil et les envoient au Bois-des-Frères, au jardin de Loëx ou à la station d'épuration d'Aïre. Ils se cachent dans la cité du Lignon si Wolfgang, Maria, Diego et moi tentons de les suivre.

De jeudi en jeudi, on explore les environs. On découvre un champ aux hautes herbes qui camouflent des agneaux, un cygne qui prépare un nid au bord du Rhône, des pêches de vigne dissimulées derrière une maison en ruine, des mûriers sauvages aux épines qui nous interdisent l'accès à un dessert, des coprins chevelus que l'on ramasse pour le souper, un labyrinthe de ronces dans lequel Pedro déniché un vieux casque de moto et des bouteilles de bière vides. Mais pas de Ouellignetonia.

Ce nom sonne comme un sésame de ralliements pour la dizaine d'enfants de l'école nés dans le quartier.

C'est peut-être interdit aux étrangers, disent Wolfgang et Graziana.

Même la commune qui offre un plan détaillé à tous les nouveaux arrivants semble complice. On le retourne dans tous les sens, on s'arme de loupes, on triture les orthographes. Aucune trace. On lit seulement Renard, Lézards, Campanules, Coquelicots. Des fleurs et des animaux d'ici.

On a baptisé ce chemin Bourdonnette, car il y avait les ruches de la ferme, dit monsieur Junod, le jardinier de l'école.

Je n'ai jamais trouvé le Ouellignetonia. N'était-ce qu'une appellation créée par un des vrais citoyens du quartier pour désigner une friche minuscule, un terrain de soccer ou un parc banal? N'était-ce qu'un nom de code inventé par quelques élèves? Je suis retournée à sa recherche 40 ans plus tard. L'école est entourée d'immeubles neufs de verre et de béton pour contrer la crise du logement. Ils ont enterré son mystère.